

connue apposée par Satan sur les actes de cette nature.

Ces récits qui faisaient frissonner d'épouvante les plus braves du village, signer les femmes et trembler les enfants, étaient-ils vrais? Nul que la sorcière n'eût pu le dire.

Mais, ce que personne n'ignorait, c'est que depuis l'arrivée de ce monstre dans le pays, la grêle détruisait chaque année les moissons, les vignes mouraient séchées en une seule nuit, la foudre frappait les plus beaux arbres et que d'explicables contagions décimaient les troupeaux.

Aussi les pauvres villageois tremblaient-ils toujours pour les froments verts qui ondoyaient, chargés d'épis, dans la fraîche vallée, et pour les plantureux vignobles, dont les bourgeons gonflés par la sève s'entr'ouvraient sous les rayons du soleil, pour donner passage aux grappes mûssantes du raisin.

S'ils n'avaient eu à se débarrasser que d'une bande de brigands, eussent-ils été armés jusqu'aux dents, les braves villageois auraient vaillamment marché au combat.

Mais, contre une sorcière dont le regard seul faisait pâlir les troupeaux et dont les mains pouvaient se faire un tonnerre docile de chaque poignoir de ce chat gigantesque et féroce sans cesse attaché à ses pas, que pouvaient-ils faire?

D'ailleurs elle n'était pas seule, un pacte d'alliance diabolique l'unissait à sa farouche devancière.

Souvent au crépuscule on les voyait passer, se glissant comme deux fantômes le long des buissons, l'une affublée d'une mante noire et hailons, l'autre drapée dans son suaire ou voltigeant sous la forme d'une flamme aux reflets bleuâtre et à l'odeur du soufre.

Parfois même, les jours de sabbat, dans le silence de la nuit, on entendait d'aigres mialements, et alors les voisins, assez courageux pour regarder à travers les fentes de leurs volets barricadés, voyaient, du tuyau de la cheminée maudite, sortir et s'élever en l'air la sorcière, à cheval sur son chat maigre et suivie de millier de langues de feu, prêtes à obéir à ses ordres.

En pareille rencontre, force de bras, bâtons noueux, faux bien affilées, les pierres et couteaux, haches et fourches étaient armes inutiles, le mieux était de réciter tout bas des prières et d'attendre patiemment le secours de cet inconnu que nous attendons toujours : l'avenir.

C'est ce que faisaient les habitants du village.

D'autres eussent perdu courage, mais eux avaient confiance dans deux puissants protecteurs, l'un au ciel, saint Wilfrid, patron du cercle rhénan, l'autre sur terre, le vaillant comte Conrad son Kaufungen, leur suzerain.

Le jeune seigneur était aussi loyal, aussi riche et aussi beau que la comtesse était pieuse, charitable, pleine de grâce et de distinction; les paysans le regardaient comme leur père et leur appui; les pauvres la chérissaient comme un ange consolateur.

Descendant tous les deux d'illustres aïeux, dont le blason n'avait jamais été terni par un acte de félonie, ils vivaient unis par les liens d'une affection que le ciel venait de resserrer plus étroitement encore en leur donnant un fils, blond chérubin de cinq ans, aux yeux bleus et purs comme le ciel, au visage plein de douceur et d'intelligence précoce, nimbé d'une auréole de cheveux d'or.

Rien n'irrita les méchants comme la vue du bonheur des bons, la sorcière haïssait donc le comte et sa famille.

L'indulgence du seigneur pour ses méfaits, l'impénétrable bonté de la comtesse et les abondantes aumônes dont ils la comblaient quand elle venait mendier à la porte du château, en lui ôtant tout prétexte d'animosité, n'avaient fait que redoubler cette haine. Ne pouvant trouver dans le charitable accueil qu'ils lui faisaient un motif à sa haine, elle résolut de se venger de leurs bienfaits, et désespérant d'enlever furtivement l'enfant à sa mère, qui ne le perdait pas de vue, elle essaya sur lui de ses plus puissants maléfices.

Pendant plusieurs mois ils demeurèrent sans effets; une relique suspendue au cou de l'enfant empêchait les charmes d'agir. La sorcière avait beau accabler de reproches et d'injures atroces les feux follets que le pacte signé par Satan mettait sous le pouvoir de cette abominable mégère, elle avait beau menacer ces esprits infernaux de les enfermer pendant cent ans au fond d'un puits ou de les emprisonner dans une tombe, la relique, comme un bouclier invisible, continuait à arrêter leur fureur.

La vieille opposa la ruse à la force.

Un jour que, sous les yeux de sa mère et en compagnie de Jehan son frère de lait, le petit comte jouait sur la pelouse du manoir, avec deux grands chiens lévriers, la sorcière s'approcha de lui et lui donna une pomme.

Si attentive que fût la chatelaine, elle ne s'aperçut pas qu'en même temps, avec ses ongles crochus, la mendicante venait de briser un des anneaux de la chaîne auquel était suspendu le précieux talisman.

Elle se contenta de donner une pièce de monnaie à la pauvresse et d'ôter le fruit à l'enfant, qui continua à jouer.

Il y avait dix minutes à peine que la repoussante vieille s'était retirée, quand une hideuse chauve-souris vint en trébuchant dans son vol, que la lumière rendait incertain, s'accro-

cher par la patte sous la saillie la plus obscure des machicoulis du château.

Les chiens bondissaient en folâtrant dans l'herbe verte, s'arrêtant parfois, la tête appuyée sur leurs pattes nerveuses, aplaties sur le sol, l'œil fixe, le corps tendu, regardant leurs jeunes maîtres, comme pour les provoquer, puis à leur premier mouvement se relevant soudain comme un ressort qui se détend.

Les enfants poussaient alors des cris de joie en les poursuivant, et l'heureuse mère souriait.

Tout-à-coup, sur le vert tapis, elle aperçut la chaîne d'or qui venait de tomber du cou de son fils et courut pour la lui remettre.

Mais un autre œil surveillait, avec l'attention implacable de la haine, chaque mouvement de l'innocente créature, et la relique avait à peine touché le sol que la chauve-souris, se détachant de la poutre, comme un fruit gâté de la branche, vint effleurer de son aile flasque et crochue la joue rose du petit Georges.

Quand la mère se releva, l'oiseau funèbre avait disparu. L'enfant était un peu pâle et une gouttelette de sang perlait sur son épiderme.

À partir de ce moment, sans aucune maladie apparente, il commença à dépérir; le sourire disparut de ses lèvres flétries, son regard s'éteignit, ses yeux se cerclèrent, les couleurs s'effacèrent sur ses joues creusées, et lentement, comme une plante dont un ennemi caché a coupé la racine, il se courba en se flétrissant.

Pour combattre ce mal secret et inconnu, médecins et physiciens accoururent de toutes parts: leur art fut impuissant. Ses parents, au désespoir, essayèrent de le faire voyager, dans l'espoir qu'un changement d'air pourrait lui être favorable. Le mal continua ses progrès. Dans le village on lit des prières publiques. Son père et sa mère distribuèrent d'abondantes aumônes, visitèrent les pèlerinages en renom et répandirent larmes et prières devant les autels: l'enfant s'affaiblissait toujours. Au bout de quelques mois, la vue de cet être malingre et souffreteux eût ému le cœur le plus insensible. Un miracle seul pouvait le sauver, et ce miracle le ciel le refusa à la piété et à l'amour de ses parents.

Enfin sa nourrice se souvint qu'au centre de la forêt Noire habitait un ermite d'une haute sainteté. Sans rien dire de son projet, elle partit un soir, seule, un bâton à la main.

(A continuer.)

Le journal n'a pas paru la semaine dernière; il ne sera pas publié la semaine prochaine non plus afin de nous permettre d'assister à la fête nationale du 24 juin à Québec.